Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 51

Artikel: Le petite Noël de Monsieur et de Madame Dauriac
Autor: France, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256377

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Petit Noël

de Monsieur et de Madame Dauriac

par Jeanne France

A mon bien-aimé petit-fils, Louis Lemoine.

Ils s'étaient assis, leur frugal souper terminé, à droite et à gauche de la vieille cheminée où flambait un grand feu de bois, et silencieux, tristes comme toujours... depuis près de dix ans, ils étaient irrémédiablement tristes... le mari et la femme suivaient de l'œil les capricieuses lueurs, tout en prêtant machinalement l'oreille aux petits bruits se glissant jusqu'à eux ; le pas léger de leur fille, Suzanne, allant et venant dans la pièce voisine, la vaisselle remuée par la vieille bonne à la cuisine, un passant attardé se hâtant pour rentrer au logis et faisant craquer le sol durci par la gelée.

— Marthe demande si elle doit préparer quelque chose, le thé, un petit réveillon ? — fit Mlle Suzanne en entr'ouvrant la porte de la salle à manger.

M. et Madame Dauriac se regardèrent.

— A quoi bon... Personne ne viendra, ce soir... — répondit le père dont la sombre tristesse parut s'accentuer.

— Le notaire... peut-être ? — insinua Madame Dauriac.

— Lui ! Il aime bien mieux aller chez ses cousins du Sault, où il y a de la jeunesse, de la gaîté, des rires... Rappelle-toi l'an dernier...

— C'est vrai... Naturellement le curé est tout aux préparatifs de sa messe de minuit.

— Et mon vieux Benjamin va chez sa [illegible] joueurs de whist ont de la famille, des petits-enfants... (Il prononça ce mot avec une sorte de rage), et sont tout à leurs petits-enfants, ce qui est bien naturel.

— Tu vois, Suzette — conclut tristement la mère — il n'y a nul prétexte à réveillon...

— Dis à Martine qu'elle peut aller dormir.

— Et nous en ferons vite autant, — murmura M. Dauriac.

— C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire... quand on peut dormir.

Il ne put retenir un soupir ; Suzanne, qui le regardait avec une pitié tendre, soupira aussi.

C'était une fort jolie personne d'une trentaine d'année, un peu fanée et pâlie, mais charmante, avec de très beaux yeux sombres, et un air de bonté, de résignation, révélant une âme exquise. Doucement elle disparut.

— Mon pauvre vieux mari — fit tendrement Madame Dauriac, les larmes aux yeux, — comme je voudrais trouver à t'offrir !...

— Et moi donc, ma chère vieille femme ! — dit-il en écho, se levant pour l'embrasser.

Ils n'étaient bien vieux ni l'un ni l'autre, elle, la soixantaine tout juste ; lui, entre soixante-cinq et soixante-six ans. Mais le chagrin vieillit et affaisse, et le mot n'était pas déplacé.

— Pauvre Suzette ! continua le père en se rasseyant. — Si au moins nous lui donnions quelques distractions, lui créant une atmosphère de gaîté.

— Elle aime mieux, avec son pauvre cœur douloureusement meurtri, vivre dans la paix triste.

« Quand on souffre, les gaîtés font mal. »

— A moins qu'elles ne guérissent, donnant l'oubli.

— Certaines n'oublient jamais.

— Tu crois qu'elle pense toujours à cet oublieux, à ce disparu, à Georges Lartigue ?

— Comme nous, nous pensons à notre disparu.

— Ce n'est pas la même chose ; il n'y a, pour se souvenir, que les cœurs paternels et maternels.

— Il y a aussi quelques cœurs féminins...

Un long silence.

— Si elle avait pu oublier, en épouser un autre — reprit M. Dauriac, — elle nous eut rendu le bonheur.

— Bien incomplet.

— Oh ! toi, tu avais une préférence pour ton fils, pour ton Norbert... Tout petit, tu l'as gâté ; et tu m'en as voulu de ma résistance à ses folies.

— Le mot préférence est injuste, Louis. J'aime également nos deux enfants... J'avoue pourtant que je t'aurais voulu plus [illegible] Quand il me bravait, se révoltait ! Et par deux fois !... D'abord en partant pour l'Amérique, abandonnant sa carrière, détruisant tout l'avenir qu'on lui avait édifié... et puis en se mariant malgré moi !

— Il t'a demandé aussi bien la permission de partir que l'autorisation d'épouser celle qu'il aimait.

— Et quand j'ai dit non, pour le départ, il est parti quand même !... Et quand j'ai dit non pour le mariage, il m'a envoyé des *actes de respect !...* Ah ! le misérable !

— Si on n'avait pas dit non...

— Parbleu ! Si on avait condescendu à toutes ses volontés, il n'aurait pas eu à se révolter.

— Peut-être sa femme était-elle digne de lui ?

— Etrangère, protestante, sans un centime... et ce que nous ne savons pas... Tiens, laissons ce sujet ; le sang me monte à la tête ; je ne pourrais plus m'endormir.

— Que fait-il ?... Vit-il encore ?... — murmura très bas la pauvre mère, le cœur empli d'une détresse infinie, voyant l'enfant si cher malheureux, pauvre, malade, appelant en vain la mère qui l'adorait.

— Et pas un mot de lui ! N'est-ce pas abominable ? grondait le père.

— Tu lui as interdit de t'écrire : tu lui as signifié qu'il était mort pour toi, que tu brûlerais ses lettres sans les ouvrir.

Un silence encore, si douloureux,

— Je voudrais que Suzette eut envie de quelque chose pour son petit Noël. L'as-tu pressentie, Jeanne ?

— Oui, mon ami. Et même ai-je chargé Martine, à qui elle cause volontiers... Sûrement parlent-elles de... de Norbet. La chère vieille aime tant ces enfants qu'elle a élevés !... Martine, pas plus que moi, n'a pu surprendre une fantaisie à satisfaire.

— Jadis, elle aimait son petit Noël, le présent du réveillon.

— Et nous aussi, nous aimons les petits cadeaux de Noël ; elle est comme nous, n'ayant plus envie de rien.

— C'est trop tôt ; pauvre petite ! Oh ! ce maudit Georges, se faisant aimer et partant ! As-tu compris sa conduite ? Je la trouve incompréhensible.

— Moi, je la trouve assez claire. Un ambitieux, voulant arriver, redoutant l'entrave... Il n'est sûrement pas marié... Et le voilà qui réussit ! Une pièce dans un petit théâtre, une autre chez Antoine... Tu as vu, dans les journaux ?... Il y avait des éloges, des chances d'avenir évoquées...

De nouveaux le lourd silence, qui fut interrompu par un brusque coup de sonnette.

— Quelqu'un se décide à nous venir... tant mieux, ça nous secouera. Qui est-ce, Suzanne ?

Mlle Suzanne arrivait, une lettre à la main.

— Le garçon de l'Hôtel de la Poste, papa, apporte ce billet. Il y a une réponse.

M. Dauriac ouvrit, lut et relut.

— Tiens, quand on parle du loup !... Que faut il faire, Jeanne ?

Il lut à haute voix, tout en jetant, à la dérobée, des coups d'œil à sa fille.

« Je suis à Villevieille pour quelques « heures, cher Monsieur, et je serais pro- « fondément heureux si vous daigniez, m'ad- « mettre à passer cette soirée, qui autre- « ment sera si lugubre, à votre foyer hos- « pitalier, avec mon petit Noël. J'ose espé- « rer de votre paternelle bonté cette faveur, « et je suis bien humblement et affectueu- « sement, votre second fils, comme vous « m'appeliez jadis. »

— Inutile d'ajouter que c'est signé Georges Lartigue : ton avis, ma femme ?

— On ne peut guère répondre non à une demande ainsi conçue.

— Ton avis, Suzanne ?

En écoutant, le visage de Suzanne s'était graduellement éclairé : il était maintenant lumineux, transfiguré.

— Je suis de l'avis de maman — formula-t-elle, d'une voix qui tremblait un peu, sans pouvoir retenir un beau sourire.

Elle ne calculait rien. Il était proche... il demandait à venir... elle le verrait... elle était joyeuse.

Soit, qu'il vienne ; dis à ce garçon que le voyageur est attendu.

— Mon petit Noël, — relut pensivement M. Dauriac quand sa fille eut disparu. — Alors, il serait marié. — A moins que ce ne soit un souvenir, un petit cadeau de Noël qu'il veut offrir.

— Nous verrons bien ; il ne peut tarder.

Il ne tarda pas, en effet. Probablement un sérieux pourboire donnait-il des ailes au garçon d'hôtel ; et probablement un attrait ou un projet en donnait aussi au voyageur. Avant les dix minutes nécessaires à l'aller et au retour, un nouveau coup de sonnette, très discret celui-là, résonnait dans le vestibule.

Et si court qu'eut été le délai, Suzanne avait trouvé moyen de tout transformer dans la pièce : Deux fauteuils du salon avaient été glissés, deux autres lampes s'étaient allumées, le tapis de la table était remplacé par un neuf, quelques plantes vertes, çà et là, donnaient une note gaie. Un gentil menu de réveillon s'élaborait... Là une fille partait pour en conférer avec Martine, quand la sonnette tinta ; debout, le cœur tout remué, très pâle maintenant, défripant la dentelle d'un abat-jour pour se

---

n'était pas venu pour se taire. S'il pouvait, après tout, réhabiliter l'officier sans accuser Luc, sa honte resterait secrète, connue seulement de lui, des siens, et du généreux enfant qui avait préféré s'immoler que de causer cette douleur intense à son bienfaiteur.

Le silence devenait lourd ; à son tour, la veuve se troublait. Un mystérieux pressentiment l'avertissait qu'il devait être question de Gauthier, mais en quel sens ?... L'expression émue et joyeuse du visage de Chantal écartait immédiatement l'idée que ce pût être l'annonce d'un malheur ; cependant la mère ne savait trop que penser.

— Madame, vous avez devant vous un homme bien malheureux et très heureux tout à la fois, dit enfin M. de Verneuil.

(*A suivre.*)

donner une contenance, elle attendit ; l'attente fut courte. Le temps d'enlever rapidement des manteaux, et la voix un peu cassée de Martine annonçait :

— M. Georges Lartigue.., Le petit Noël...

D'un geste doux et rapide, le nouvel arrivant fit passer l'enfant devant lui, comme pour se présenter sous cette égide d'enfant innocent, ou peut-être pour qu'on aperçut de suite ce gentil minois.

— Oh ! le joli chéri ! — s'exclama Madame Dauriac à la vue du petit Noël, les yeux réjouis, séduite au premier coup d'œil.

Il était ravissant, en effet, avec ses longues boucles blondes, ses traits fins, son air candide, malin et intelligent à la fois, ses grands yeux tendres et brillants, des yeux de petit séducteur. Il s'avançait à petits pas, vêtu d'une blouse en velours bleu foncé sur laquelle se détachaient un immense col de guipure et des manchettes pareilles. Sans frayeur, un peu timide pourtant, il vint droit aux personnes âgées, les considéra d'un air presque inquisiteur, et d'une petite voix musicale, qu'un léger accent rendait plus musicale encore, il dit nettement :

— Bonjour, M. Grand'père. Bonjour, Madame Grand'mère... Voulez vous m'embrasser ?

— Mais il est adorable ! — reprit *Madame Grand'mère* tout à fait séduite, tandis que *M. Grand'père*, un peu irrité par ce mot dont il ne connaît ait sans doute jamais l'infinie douceur et qui le narguait, déposait un froid baiser sur le front du petit.

Par contre, Madame Dauriac donna cinq ou six baisers. Souriant et ému, Georges Lartigue regardait de loin ; il ne vint saluer ses hôtes que lorsque l'enfant se dirigea vers Suzanne.

— Ah ! vous voilà, mauvais enfant, [illegible] amicalement M. Dauriac. — On désespérait de jamais vous revoir.

— Mais heureusement les journaux nous donnaient de vos nouvelles — fit la vieille dame, aimable. — Tous nos compliments.

— C'est vrai, vous voilà arrivé. Bravo, jeune ami.

— Oui ! arrivé !... — rétorqua modestement le jeune écrivain. — En marche, tout au plus.

— En tout cas, acceptez nos compliments pour votre bijou ; petit Noël est exquis.

— Exquis, madame, j'en conviens franchement ; et je suis bien heureux que vous vous en soyez aperçue tout de suite. Tenez, regardez le.

Le charmant gamin s'était approché de Suzanne, qui conquise, elle aussi, lui souriait. Il lui avait pris la main, la baisant avec des allures de petit page, puis, la regardant, souriait à son sourire.

D'un élan, elle l'enleva dans ses bras, l'embrassant vingt fois. Il se laissait faire, rieur et câlin, sûrement ému, et avec cela un air malin quand son regard rencontrait celui de M. Lartigue.

— Alors, vous vous appelez Noël ? — demanda la jeune fille.

— Je m'appelle Noël — accentua le petit — parce que je suis arrivé du ciel dans la nuit de Noël... J'ai été le beau cadeau de Noël de papa et de maman. Mais j'ai encore d'autres noms...

Brusquement, Suzanne posa l'enfant à terre, et s'essaya à prendre un air glacé. Celui qui l'avait aimée et delaissée venait vers elle.

— Bonsoir, Suzanne — fit familièrement l'oublieux en lui tendant la main. — Je suis profondément heureux de vous revoir, de me retrouver ici.

Elle ne parvint pas à se montrer froide ; sa main se tendit aussi, son visage s'anima, elle eut un mot de bienvenue.

— Si heureux que cela ? — jetait M. Dauriac, un peu goguailleur. — Comme vous avez dû souffrir, mon pauvre garçon, d'attendre si longtemps ce désiré bonheur !... Quelle cause vous a empêché de le goûter plus tôt ?

Georges revint vers la cheminée, laissant Suzanne avec Noël, qu'elle s'était remise à câliner.

— Tout d'abord, mon vénéré ami, y a-t-il eu la pauvreté, la lutte feroce pour la vie ; j'ai mangé ma part, ma large part, de la classique vache enragée.

— Pauvre Georges ! fit affectueusement Madame Dauriac.

Et Suzanne, tout en jouant avec le petit, murmurait aussi : « Pauvre Georges ! »

— Et puis le travail, un travail acharné... Et enfin, le pire de tout : Une fausse honte... J'avais été si ingrat !... Je n'osais plus.

— Et comment avez vous fini par oser ? poursuivit le vieillard, sceptique.

— Je vous conterai cela... C'est toute une histoire... Une belle histoire... un conte de fée... Vous verrez...

— Suzanne — ordonna Madame Dauriac — tu as quelques instructions à donner à Martine, je crois ?

— Oui, maman — fit fébrilement la jeune fille. — J'y vais en suite... Je l'aiderai un peu, même...

Elle venait de recevoir soudain comme un coup au cœur ; dans le babil de l'enfant, elle avait entendu le doux mot de « maman ». N'avait-elle point pensé de suite à cette inconnue, ou se l'était elle imaginée morte, disparue ?... Et voici qu'à présent ce vieille fille très pure s'évanouissait... Elle désirait être seule, pour penser, pour pleurer peut-être.

— Moi aussi — fit vivement Georges — j'ai des instructions à donner à cette brave Martine. Vous permettez ?

Il saisit le petit, sans demander permission, le déposa sur les genoux de Madame Dauriac, et familier, un peu gamin, il bondit derrière Suzanne, qui disparaissait en hâte.

— Suzanne, ma chère Suzanne — murmura-t-il aussi ôt la porte refermée, cherchant dans la demi obscurité du vestibule une main qui se dérobait. — J'ai à vous parler... Tout un complot... Dites-moi... Vous aimez déjà petit Noël ?

— Certainement — fit elle assez froidement. — Je ne puis avoir qu'amitié pour votre cher enfant.

Il avait enfin trouvé la main cherchée, et tout en parlant la porta à ses lèvres.

— Il faut aimer beaucoup cet enfant, Suzanne ; mais non point à cause de moi ; il ne m'est rien... Je ne me suis jamais marié, fidèle à un cher souvenir.

Il la sentit tressaillir ; elle aussi était restée fidèle...

— Et maintenant, à l'œuvre ! acheva-t-il gaiement. — Au plus pressé... Conférons avec Martine. *(A suivre.)*

A la basse-cour

Cocottes et œufs frais. — Les bonnes poules pondeuses. — Moyen d'obtenir des œufs en hiver.

— Mes poules ne pondent plus, gémissent en ce moment les ménagères de nos campagnes.

— Les œufs sont hors de prix, disent les cuisinières en revenant du marché. Ceux que j'ai achetés ne sont guère frais et je n'ose les servir à la coque pour le déjeuner de mes maîtres.

Producteurs et consommateurs, campagnards et citadins se lamentent à qui mieux mieux, en constatant la rareté et le prix élevé des œufs en cette saison.

C'est que l'œuf est, sous un petit volume, l'aliment entier et exquis par excellence, et en même temps de facile assimilation.

Aussi me paraît-il utile de donner dans cet excellent journal quelques indications sur les meilleures races de poules pondeuses, puis j'indiquerai un moyen simple et pratique pour obtenir de ces poulettes, durant l'hiver surtout, des œufs frais tous les jours.

Et d'abord posons en principe que la bonne poule de ferme, la poule commune, sans race bien déterminée, rustique et forte, est généralement bonne pondeuse, quand on sait lui donner les soins que j'indiquerai tout à l'heure.

Mais la poule qui pond le plus, tout le long de l'année, et surtout l'hiver, est certainement la *Campine*, qu'on appelle encore poule brabançonne, ou hambourgeoise. Elle est si bonne pondeuse que, dans son pays d'origine, la province d'Anvers, on la dénomme « Poule pond-tous-les jours ». Elle est à ce point productive qu'elle donne souvent 200, 250 et jusqu'à 300 œufs dans une année. Malheureusement ses œufs sont petits et ne dépassent guère le poids de 50 grammes.

Elle joint à cette qualité d'excellente pondeuse le précieux avantage d'avoir une chair exquise, d'une finesse extraordinaire. Ses enfants deviennent, le cas échéant, les célèbres chapons de Bréda.

Résistante, très rustique, la Campine s'acclimate [illegible] beau plumage gris cendré, le camail blanc qui couvre ses épaules, sa tête blanche aussi parfois noire — coiffée d'un crête simple, rouge, en forme de casque, pendante sur l'oreille comme un bonnet de meunier, font de cette jolie cocotte, gracieuse de forme, petite de taille, l'une des plus agréables et des plus productives pensionnaires de basse-cour.

Mais, prenez garde, elle redoute l'humidité et aime beaucoup la liberté ; en outre elle est délicate dans le jeune âge et difficile à élever.

La *Houdan* est la plus rustique. Son plumage diapré, noir et blanc, s'irrise de reflets violets et verdâtres qui blanchissent en vieillissant.

Sa huppe posée en arrière de la tête, sa cravate autour du cou, ses joues emplumées, comme encadrées d'un collet de pelisse relevé, lui donnent l'allure d'une grande mondaine à l'air un tantinet effronté.

Puissament forte, solidement membrée, facile à élever, précoce et féconde, la Houdan née à l'orée du printemps commence à donner des œufs — un peu plus gros que ceux de la Campine — dès le commencement de l'été. Sa chair, de toute première finesse, s'engraisse aisément, ce qui n'est pas à dédaigner chez une volaille qui prend sa retraite à la fin de sa carrière de pondeuse.

Voici encore une jolie poule, de taille moyenne, à la robe gris bleuté : on l'appelle le *Coucou*. Dans les régions de l'ouest, on l'a bien sélectionnée et les *Coucous de Rennes* sont recherchées pour leurs qualités de pondeuses et l'engraissement de leur chair blanche et délicate ; mais les œufs en sont généralement petits.

En voulez-vous de plus gros ?

Les *Brahma Pootra*, plus connues sous le vocable de *Cochinchinoises*, vous les donne-